

**Nom et prénom du candidat :**  **N° candidat :**

**ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS**

**Descriptif de l’oral**

**Session de juin 2024**

**Première partie de l'oral : l'exposé**

|  |
| --- |
| **Objet d’étude : Le roman et le récit du Moyen Age au XXIe siècle** |
| **Œuvre intégrale : L’Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731**  **Intitulé du parcours : Personnages en marge, plaisirs du romanesque** |
| Texte 1. Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, La scène de rencontre, 1731  Texte 2. Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 2e partie, Un dîner de dupes, 1731  Texte 3. Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, La mort de Manon, 1731 |
| Texte 4. Nana ou la « Mouche d'or », Émile Zola, *Nana*,1880 |
| **Autres lectures** |
| Lecture cursive :   * Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857 |

|  |
| --- |
| **Objet d’étude : La littérature d’idées du XVIe au XVIIIe siècle** |
| **Œuvre intégrale : La Bruyère, *Les Caractères*, livres V à X, 1688**  **Intitulé du parcours : la comédie sociale** |
| Texte 1. La Bruyère, *Les Caractères*, Arrias, 1688  Texte 2. La Bruyère, *Les Caractères*, Giton, 1688  Texte 3. La Bruyère, *Les Caractères*, Pamphile, 1688  Texte 4. Montesquieu, *Lettres persanes*, Lettre 99, 1721 |
| **Autres lectures** |
| Lecture cursive   * Voltaire, *Candide,* 1759 |

|  |
| --- |
| **Objet d’étude : La poésie du XIXe au XXIe siècle** |
| **Œuvre intégrale : Arthur Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*, 1870**  **Intitulé du parcours : Emancipations créatrices** |
| Texte 1. Arthur Rimbaud, Les Cahiers de Douai : « Vénus Anadyomène », 1870  Texte 2. Arthur Rimbaud, Les Cahiers de Douai : « Le Mal », 1870  Texte 3. Arthur Rimbaud, Les Cahiers de Douai : « Ma Bohème », 1870  Texte 4. Francis Ponge, Le Parti pris des choses : « Le Cageot », 1942 |
| **Autres lectures** |
| Lecture cursive  Francis Ponge, *Le Parti pris des choses*, 1942 |

|  |
| --- |
| **Objet d’étude :** **Objet d’étude : Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle** |
| **Œuvre intégrale : Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673**  **Intitulé du parcours : Spectacle et comédie** |
| Texte 1. Molière, *Le Malade imaginaire* : Acte 1, scène 1 :  l’intégralité de la scène.  Texte 2. Molière, *Le Malade imaginaire* : Acte 3, scène 5 : l’intégralité de la scène.  Texte 3. Molière, *Le Malade imaginaire* : Acte 3, scène 14 : de “Toinette : Monsieur, serez-vous insensible à tant d’amour ?” » jusqu’à la fin de la scène.  Texte 4. Georges Courteline, *Le miroir concave*, Le Petit Malade, 1905 |
| **Autres lectures** |
| Lecture cursive  Marivaux, *Le jeu de l’amour et du hasard*, 1730 |

**Deuxième partie : l’entretien**

Je proposerai l’œuvre suivante **:**

**Signature du candidat**

**ANNEXE**

**TEXTES ÉTUDIÉS**

**Objet d’étude : Le roman et le récit du Moyen Age au XXIe siècle**

**Texte 1 :**

**Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, La scène de rencontre, 1731**

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens.  
  
*Extrait de la première partie de Manon Lescaut - L'abbé Prévost*

**Texte 2 :**

**Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 2e partie, Un dîner de dupes, 1731**

La résolution fut prise de faire une dupe de G\*\*\* M\*\*\*, et, par un tour bizarre de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paraître son carrosse vers les onze heures. Il nous fit des compliments fort recherchés sur la liberté qu’il prenait de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de trouver M. de T\*\*\*, qui lui avait promis la veille de s’y rendre aussi, et qui avait feint quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu’il n’y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance et d’amitié. G\*\*\* M\*\*\* trouva aisément l’occasion de déclarer ses sentiments à Manon. Je ne dus pas lui paraître gênant ; car je m’absentai exprès pendant quelques minutes.

Je m’aperçus à mon retour qu’on ne l’avait pas désespéré par un excès de rigueur. Il était de la meilleure humeur du monde ; j’affectai de le paraître aussi ; il riait intérieurement de ma simplicité, et moi de la sienne. Pendant tout l’après-midi, nous fûmes l’un pour l’autre une scène fort agréable. Je lui ménageai encore, avant son départ, un moment d’entretien particulier avec Manon ; de sorte qu’il eut lieu de s’applaudir de ma complaisance autant que de la bonne chère.

Aussitôt qu’il fut monté en carrosse avec M. de T\*\*\*, Manon accourut à moi, les bras ouverts, et m’embrassa en éclatant de rire. Elle me répéta ses discours et ses propositions sans y changer un mot. Ils se réduisaient à ceci : il l’adorait ; il voulait partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissait déjà, sans compter ce qu’il attendait après la mort de son père. Elle allait être maîtresse de son cœur et de sa fortune ; et, pour gage de ses bienfaits, il était prêt à lui donner un carrosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais et un cuisinier.

*Extrait de la deuxième partie de Manon Lescaut - L'abbé Prévost*

**Texte 3 :**

**Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, La mort de Manon, 1731**

Pardonnez si j’achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui n’eut jamais d’exemple ; toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais, quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon âme semble reculer d’horreur chaque fois que j’entreprends de l’exprimer.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère maîtresse endormie, et je n’osais pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m’aperçus, dès le point du jour, en touchant ses mains, qu’elle les avait froides et tremblantes ; je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit d’une voix faible qu’elle se croyait à sa dernière heure. Je ne pris d’abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l’infortune, et je n’y répondis que par les tendres consolations de l’amour. Mais ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de ses malheurs approchait.

N’exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis ; je reçus d’elle des marques d’amour au moment même qu’elle expirait : c’est tout ce que j’ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le ciel ne me trouva sans doute point assez rigoureusement puni ; il a voulu que j’aie traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

**Texte 4 :**

**Nana ou la « Mouche d'or », Émile Zola, *Nana* (1880)**

*Le roman décrit l'ascension et la chute de la courtisane Nana pendant les trois dernières années du Second Empire. Femme fatale et « mangeuse d'hommes », celle-ci les collectionne (hauts dignitaires, aristocrates, bourgeois...) et les mène immanquablement à leur perte (faillite, suicide...). L'extrait proposé met en scène, dans la chambre de Nana, le comte Muffat et son amante. Celui-ci lit un article de Fauchery, journaliste au Figaro, qui attaque violemment la courtisane. Pendant ce temps, Nana, totalement nue, se contemple dans le miroir de son armoire à glace.*

Muffat lisait lentement. La chronique de Fauchery, intitulée la Mouche d'or, était l'histoire d'une fille, née de quatre ou cinq générations d'ivrognes, le sang gâté par une longue hérédité de misère et de boisson, qui se transformait chez elle en un détraquement nerveux de son sexe de femme. Elle avait poussé dans un faubourg, sur le pavé parisien ; et, grande, belle, de chair superbe ainsi qu'une plante de plein fumier, elle vengeait les gueux et les abandonnés dont elle était le produit. Avec elle, la pourriture qu'on laissait fermenter dans le peuple, remontait et pourrissait l'aristocratie. Elle devenait une force de la nature, un ferment de destruction, sans le vouloir elle-même, corrompant et désorganisant Paris entre ses cuisses de neige, le faisant tourner comme des femmes, chaque mois, font tourner le lait. Et c'était à la fin de l'article que se trouvait la comparaison de la mouche, une mouche couleur de soleil, envolée de l'ordure, une mouche qui prenait la mort sur les charognes tolérées le long des chemins, et qui, bourdonnante, dansante, jetant un éclat de pierreries, empoisonnait les hommes rien qu'à se poser sur eux, dans les palais où elle entrait par les fenêtres.

Muffat leva la tête, les yeux fixes, regardant le feu.

— Eh bien ? demanda Nana.

Mais il ne répondit pas. Il parut vouloir relire la chronique. Une sensation de froid coulait de son crâne sur ses épaules. Cette chronique était écrite à la diable, avec des cabrioles de phrases, une outrance de mots imprévus et de rapprochements baroques. Cependant, il restait frappé par sa lecture, qui, brusquement, venait d'éveiller en lui tout ce qu'il n'aimait point à remuer depuis quelques mois.

Alors, il leva les yeux. Nana s'était absorbée dans son ravissement d'elle-même. Elle pliait le cou, regardant avec attention dans la glace un petit signe brun qu'elle avait au-dessus de la hanche droite; et elle le touchait du bout du doigt, elle le faisait saillir en se renversant davantage, le trouvant sans doute drôle et joli, à cette place. Puis, elle étudia d'autres parties de son corps, amusée, reprise de ses curiosités vicieuses d'enfant. Ça la surprenait toujours de se voir; elle avait l'air étonné et séduit d'une jeune fille qui découvre sa puberté. Lentement, elle ouvrit les bras pour développer son torse de Vénus grasse, elle ploya la taille, s'examinant de dos et de face, s'arrêtant au profil de sa gorge, aux rondeurs fuyantes de ses cuisses. Et elle finit par se plaire au singulier jeu de se balancer, à droite, à gauche, les genoux écartés, la taille roulant sur les reins, avec le frémissement continu d'une almée dansant la danse du ventre.

**Objet d’étude : La littérature d’idées du XVIe au XVIIIe siècle**

**Texte 1 :**

**La Bruyère, *Les Caractères*, 1688**

**Arrias**

*Arrias* a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c’est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d’un grand d’une cour du Nord : il prend la parole, et l’ôte à ceux qui allaient dire ce qu’ils en savent ; il s’oriente dans cette région lointaine comme s’il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu’à éclater. Quelqu’un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu’il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l’interrupteur : « Je n’avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d’original : je l’ai appris de *Sethon*, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j’ai fort interrogé, et qui ne m’a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu’il ne l’avait commencée, lorsque l’un des conviés lui dit : « C’est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade. »

**Texte 2 :**

**La Bruyère, *Les Caractères*, 1688**

**Giton**

*Giton* a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l’œil fixe et assuré, les épaules larges, l’estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l’entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu’il lui dit. Il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu’un autre. Il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s’arrête, et l’on s’arrête ; il continue de marcher, et l’on marche : tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole : on ne l’interrompt pas, on l’écoute aussi longtemps qu’il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu’il débite. S’il s’assied, vous le voyez s’enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l’une sur l’autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit du talent et de l’esprit. Il est riche.

**Texte 3 :**

**La Bruyère, *Les Caractères*, 1688**

**Pamphile**

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité ; il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir ; il dit : Mon ordre, mon cordon bleu ; il l'étale ou il le cache par ostentation. Un Pamphile en un mot veut être grand, il croit l'être ; il ne l'est pas, il est d'après un grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste, qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monterait-elle au visage s'il était malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique. Il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit ; et le lendemain, s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous, et il vous dit : Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir. Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; et tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas ; il se fait suivre, vous parle si haut que c'est une scène pour ceux qui passent. Aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre : gens nourris dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie, des Floridors, des Mondoris.  
  
    On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas et timides devant les princes et les ministres ; pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu ; muets et embarrassés avec les savants ; vifs, hardis et décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier ; ils savent l'histoire avec les femmes ; ils sont poètes avec un docteur, et géomètres avec un poète. De maximes, ils ne s'en chargent pas ; de principes, encore moins : ils vivent à l'aventure, poussés et entraînés par le vent de la faveur et par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre ; ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin ; et celui à qui ils ont recours n'est guère un homme sage, ou habile, ou vertueux : c'est un homme à la mode.

**Texte 4 :**

**Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721**

**Lettre 99. Rica à Rhedi. À Venise**

  Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver : mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode. Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s’y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère ; tant l’habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger : il s’imagine que c’est quelque Américaine [(1)](https://www.ralentirtravaux.com/lettres/lycee/premiere/lettres-persanes/lettre-99.php#note1) qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu’une de ses fantaisies. Quelquefois, les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d’une femme au milieu d’elle-même : dans un autre, c’étaient les pieds qui occupaient cette place ; les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l’air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d’élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d’eux ce changement, et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches [(2)](https://www.ralentirtravaux.com/lettres/lycee/premiere/lettres-persanes/lettre-99.php#note2), et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avaient de la taille et des dents [(3)](https://www.ralentirtravaux.com/lettres/lycee/premiere/lettres-persanes/lettre-99.php#note3) ; aujourd’hui, il n’en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu’en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs [(4)](https://www.ralentirtravaux.com/lettres/lycee/premiere/lettres-persanes/lettre-99.php#note4) selon l’âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s’il l’avait entrepris. Le Prince imprime le caractère de son esprit à la Cour ; la Cour, à la Ville ; la Ville, aux provinces. L’âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717

1 - Américaine : Nous dirions une Indienne d’Amérique. C’est une allusion à l’usage des fards et du rouge.

2 - Mouches : petites rondelles de tissu noir, que les femmes se collaient sur le visage par coquetterie et qui ressemblaient à des grains de beauté.

3 - De la taille et des dents : Allusion aux jupes montées sur des cerceaux qui cachaient la taille et aux fausses dents que mettaient certaines femmes.

4 -Mœurs : Comportement, habitudes dans une société relatifs à la pratique du bien et du mal ; règles de vie imposées.

**Objet d’étude : La poésie du XIXème siècle au XX siècle**

**Texte 1**

**Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*, 1870**

**Vénus anadyomène**

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête

De femme à cheveux bruns fortement pommadés

D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,

Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates

Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;

Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;

La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût

Horrible étrangement ; on remarque surtout

Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;

- Et tout ce corps remue et tend sa large croupe

Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

**Texte 2**

**Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*, 1870**

**Le Mal**

Tandis que les crachats rouges de la mitraille  
Sifflent tout le jour par l’infini du ciel bleu ;  
Qu’écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,  
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu’une folie épouvantable broie  
Et fait de cent milliers d’hommes un tas fumant ;  
– Pauvres morts ! dans l’été, dans l’herbe, dans ta joie,  
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !…

– Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées  
Des autels, à l’encens, aux grands calices d’or ;  
Qui dans le bercement des hosannah s’endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées  
Dans l’angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,  
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

**Texte 3**

**Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*, 1870**

**Ma Bohème**

Je m’en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
Mon paletot aussi devenait idéal ;  
J’allais sous le ciel, Muse ! et j’étais ton féal ;  
Oh ! là ! là ! que d’amours splendides j’ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.  
– Petit-Poucet rêveur, j’égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon coeur !

**Texte 4 :**

**Francis Ponge, Le Parti pris des choses, 1942**

**Le Cageot**

 À mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie.  
   Agencé de façon qu’au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu’il enferme.  
   À tous les coins de rues qui aboutissent aux halles, il luit alors de l’éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d’être dans une pose maladroite à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques, — sur le sort duquel il convient toutefois de ne s’appesantir longuement.

**Objet d’étude : Objet d’étude : Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle**

**Texte 1 : Molière, *Le Malade imaginaire*, acte I, scène 1, 1673***.*

ARGAN, *seul dans sa chambre assis, une table devant lui, compte des parties d'apothicaire avec des jetons ; il fait parlant à lui-même les dialogues suivants.*

*Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt ; trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur. » Ce qui me plaît de monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. « Les entrailles de monsieur, trente sols. » Oui ; mais, monsieur Fleurant, ce n’est pas tout que d’être civil ; il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement ! Je suis votre serviteur, je vous l’ai déjà dit ; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu’à vingt sols ; et vingt sols en langage d’apothicaire, c’est-à-dire dix sols ; les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l’ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sols. » Avec votre permission, dix sols. « Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas de celui-là ; car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize, et dix-sept sols six deniers. « Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l’ordonnance de monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. » Ah ! monsieur Fleurant, c’est se moquer : il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s’il vous plaît. Vingt et trente sols. « Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente, pour faire reposer monsieur, trente sols. » Bon, dix et quinze sols. « Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de monsieur, trente sols. » Dix sols, monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols. « Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, composée pour hâter d’aller et chasser dehors les mauvaises humeurs de monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols ; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, du vingt-huitième, une prise de petit lait clarifié et dulcoré pour adoucir, lénifier, tempérer et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols. « Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoar, sirop de limon et grenades, et autres, suivant l’ordonnance, cinq livres. » Ah ! monsieur Fleurant, tout doux, s’il vous plaît ; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs, vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j’ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et, l’autre mois, il y avoit douze médecines et vingt lavements. Je ne m’étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l’autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu’il mette ordre à cela. Allons, qu’on m’ôte tout ceci. (Voyant que personne ne vient, et qu’il n’y a aucun de ses gens dans sa chambre.) Il n’y a personne. J’ai beau dire : on me laisse toujours seul ; il n’y a pas moyen de les arrêter ici. (Après avoir sonné une sonnette qui est sur la table.) Ils n’entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d’affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds… Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnois point. Chienne ! coquine ! Drelin, drelin, drelin. J’enrage. (Il ne sonne plus, mais il crie.) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu’on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin ! Ah ! mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.*

**Texte 2 : Molière, *Le Malade imaginaire*, acte III, scène 5, 1673***.*

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON. - Je viens d'apprendre là-bas à la porte de jolies nouvelles.

Qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refuser de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN.- Monsieur, ce n'est pas…

MONSIEUR PURGON.- Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOINETTE.- Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON.- Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN.- Ce n'est pas moi…

MONSIEUR PURGON.- Inventé, et formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE.- C'est un délit.

MONSIEUR PURGON.- Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.- Mon frère ?

MONSIEUR PURGON.- Le retour avec mépris !

ARGAN.- C'est lui…

MONSIEUR PURGON.- C'est une action exorbitante.

TOINETTE.- Cela est vrai.

MONSIEUR PURGON.- Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN.- Il est cause…

MONSIEUR PURGON.- Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.- Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON.- Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.- C’est mon frère…

MONSIEUR PURGON.- Que je ne veux plus d’alliance avec vous.

TOINETTE.- Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON.- Et que pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu en faveur du mariage.

ARGAN.- C’est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON.- Mépriser mon clystère ?

ARGAN.- Faites-le venir, je m’en vais le prendre.

MONSIEUR PURGON.- Je vous aurais tiré d’affaire avant qu’il fût peu.

TOINETTE.- Il ne le mérite pas.

MONSIEUR PURGON.- J’allais nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN.- Ah, mon frère !

MONSIEUR PURGON.- Et je ne voulais plus qu’une douzaine de médecines, pour vider le fond du sac.

TOINETTE.- Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON.- Mais puisque vous n’avez pas voulu guérir par mes mains…

ARGAN.- Ce n’est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON.- Puisque vous vous êtes soustrait de l’obéissance que l’on doit à son médecin…

TOINETTE.- Cela crie vengeance.

MONSIEUR PURGON.- Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais…

ARGAN.- Hé point du tout.

MONSIEUR PURGON.- J’ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l’intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l’âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs.

TOINETTE.- C’est fort bien fait.

ARGAN.- Mon Dieu !

MONSIEUR PURGON.- Et je veux qu’avant qu’il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN.- Ah ! miséricorde.

MONSIEUR PURGON.- Que vous tombiez dans la bradypepsie.

ARGAN.- Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.- De la bradypepsie, dans la dyspepsie.

ARGAN.- Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.- De la dyspepsie, dans l’apepsie.

ARGAN.- Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.- De l’apepsie, dans la lienterie.

ARGAN.- Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.- De la lienterie, dans la dyssenterie.

ARGAN.- Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.- De la dyssenterie, dans l’hydropisie.

ARGAN.- Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON.- Et de l’hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

**Texte 3 : Molière, *Le Malade imaginaire*, acte III, scène 14, 1673***.*

Toinette. -Monsieur, serez-vous insensible à tant d’amour ?

Argan. -Qu’il se fasse médecin, je consens au mariage. (À Cléante.) Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

Cléante. -Très volontiers, monsieur. S’il ne tient qu’à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n’est pas une affaire que cela, et je ferais bien d’autres choses pour obtenir la belle Angélique.

Béralde. -Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d’avoir en vous tout ce qu’il vous faut.

Toinette. -Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n’y a point de maladie si

osée que de se jouer à la personne d’un médecin.

Argan. -Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d’étudier ?

Béralde. -Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

Argan. -Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu’il y faut faire.

Béralde. -En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela ; et vous serez

après plus habile que vous ne voudrez.

Argan. -Quoi ! l’on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

Béralde. -Oui. L’on n’a qu’à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et

toute sottise devient raison.

Toinette. -Tenez, monsieur, quand il n’y aurait que votre barbe, c’est déjà beaucoup ; et la barbe fait plus de la moitié d’un médecin.

Cléante. - En tout cas, je suis prêt à tout.

Béralde, à Argan. -Voulez-vous que l’affaire se fasse tout à l’heure ?

Argan. -Comment, tout à l’heure ?

Béralde. -Oui, et dans votre maison.

Argan. -Dans ma maison ?

Béralde. -Oui. Je connais une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l’heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

Argan. Mais moi, que dire ? que répondre ?

Béralde.- On vous instruira en deux mots, et l’on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer quérir.

Argan. -Allons, voyons cela.

Cléante. -Que voulez-vous dire ? et qu’entendez-vous avec cette Faculté de vos amies ?

Toinette. -Quel est votre dessein ?

Béralde. -De vous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d’un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

Angélique. -Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

Béralde. -Mais, ma nièce, ce n’est pas tant le jouer, que s’accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n’est qu’entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

Cléante, à Angélique. -Y consentez-vous ?

Angélique. -Oui, puisque mon oncle nous conduit.

**Texte 4 : Georges Courteline, *Le miroir concave*, 1905**

**Le petit malade**

*Le Petit Malade est une très courte pièce d’un acte qui ressemble à un sketch.*

LE MEDECIN (le chapeau à la main). - C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade ?

MADAME. - C'est ici, docteur ; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figurez-vous, ce pauvre mignon, je ne sais pas comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps il tombe.

LE MEDECIN. - Il tombe !

MADAME. - Tout le temps ; oui, docteur.

LE MEDECIN. - Par terre !

MADAME. - Par terre.

LE MEDECIN. - C'est étrange, cela... ; quel âge a-t-il ?

MADAME. - Quatre ans et demi.

LE MEDECIN. - Quand le diable y serait, on tient sur ses jambes à cet âge-là !... Et comment

ça lui a-t-il pris?

MADAME. - Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier au soir et il trottait

comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude

de faire. Je lui enfile ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses jambes. Pouf ! il tombe !

LE MEDECIN. - Un faux pas, peut-être.

MADAME. - Attendez !... Je me précipite ; je le relève... Pouf ! il tombe une seconde fois.

Etonnée, je le relève encore... Pouf ! par terre ! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref,

docteur, je vous le répète, je ne sais comment ça se fait, depuis ce matin, tout le temps, il tombe.

LE MEDECIN. - Voilà qui tient du merveilleux... Je puis voir le petit malade ?

MADAME. - Sans doute. (Elle sort puis reparaît tenant dans ses bras le gamin...)

LE MEDECIN. - Il est superbe, cet enfant-là !... Mettez-le à terre je vous prie. (...L'enfant

tombe) Encore une fois, s'il vous plaît (L'enfant tombe)... C'est inouï. (Au petit malade que soutient sa

mère sous les bras). Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part ?

TOTO. - Non, monsieur.

LE MEDECIN. - Tu n'as pas mal à la tête ?

TOTO. - Non, monsieur.

LE MEDECIN. - Cette nuit, tu as bien dormi ?

TOTO. - Oui, monsieur.

LE MEDECIN. - Et tu as appétit, ce matin ? Mangerais-tu volontiers une petite sousoupe ?

TOTO. - Oui, monsieur.

LE MEDECIN. - Parfaitement... (Compétent:) C'est de la paralysie.

MADAME. - De la para !... Ah ! Dieu ! (Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.)

LE MEDECIN. - Hélas ! oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs,

vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue.

(Il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup:) Ah ça, mais... ah ça, mais... ah ça, mais...

(Puis éclatant). Eh ! madame, qu'est-ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie ?

MADAME. - Mais docteur...

LE MEDECIN. - Je le crois bien, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds... vous lui avez mis les deux

jambes dans la même jambe du pantalon !